

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE — Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite). LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Nouvelle: RECIT D'UN VIEUX PAYSAN (suite); LA TETE EN BAS, par Laurent; Poésie: LE CANADA; Hygiène pratique; Jeux et divertissements; Le parfait cordon bleu; Recette familière; L'esprit de tout le monde. Musique: LA VOIX DES ELEMENTS.

ABONNEMENTS:
Un an..... \$1 50 c.
Six mois..... 75
Quatre mois..... 50
Deux mois..... 25
Strictement payables d'avance.



...Sont conduits par fournées au gibet. (Page 66, col. 1.)

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN-HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

Elle était en proie à des trances horribles. A quels terribles ennemis en ce moment avait affaire son cher Noël, Oh ! parviendrait-il à s'arracher des mains des brigands qui l'assaillaient ? S'il allait succomber sous

le nombre ! Si l'on allait lui tuer son mari, le père de la petite Jeanne. Ah ! cette idée la faisait mourir d'angoisses.

Tout à coup l'horizon se teignit d'une lueur sanglante.

Des coups de feu retentirent au loin, dans la direction de la chaumière.

C'en était fait sans doute. La demeure flambait. et ces coups qui avait retenti dans son cœur avaient peut-être frappé son mari.

Folle d'appéhension, égarée par la douleur, et ou-

bliant son enfant, elle s'élança vers sa demeure, emportée par une force irrésistible, le désir de défendre son mari ou de partager sa mort.

Elle allait, bondissant à travers les sentiers, meurtrissant ses pieds, déchirant ses vêtements aux ronces du chemin, coupant à travers champs où elle se heurtait, dans la nuit, contre les arbres et les haies, se roulant dans les fondrières, ardente, insensible, bravant tous les obstacles.

Tout à coup elle entendit des pas rapides et aperçut une ombre.

—Noël ! murmura-t-elle.

Et elle tomba exténuée, mourante.

Un homme la reçut dans ses bras.

C'était Noël Du Cantel, qui avait pu fuir et échapper à la rage des soldats de la gabelle.

Un quart d'heure après, tandis que les enfants dormaient, Marie-Jeanne et Noël, étaient enlacés dans les bras l'un de l'autre, dans ce refuge souterrain de l'ancien rendez-vous de chasse, éclairés par une lampe qu'ils avaient trouvée dans ces ruines jadis habitées. Ils se félicitaient d'avoir échappé à tant de dangers, heureux dans leur amour, malgré leur misère, malgré le sombre avenir qui s'ouvrait devant eux.

CHAPITRE XIV.

La faim fait sortir du bois.

Lorsque Marie-Jeanne avait conduit son mari à l'abri souterrain qu'elle avait découvert, elle s'était arrêtée à la première pièce, n'osant, dans la misère qui fondait tout à coup sur eux, lui faire l'aveu du surcroît de charge qu'elle s'était imposée, en recueillant le petit Pierre, le petit fils de la pauvre vieille femme pendue par les agents de la gabelle.

Qu'allaient-ils devenir au milieu de la forêt qui leur offrait un asile, mais qui leur refusait toute substance ?

Trois bouches à nourrir, et pour toutes ressources le plus profond dénuement, car ils n'avaient pu rien emporter de leur demeure pillée et incendiée. Pourquoi s'était-elle chargée de ce quatrième affamé qui bientôt lui demanderait du pain ?

Qu'allait dire son mari de cette générosité imprudente qui, au milieu de leur détresse, augmenterait leurs besoins ?

Mais son hon Noël était pitoyable et humain, et sans doute il ne la gronderait pas trop de ce mouvement irrésistible de son cœur qui lui avait fait adopter le pauvre petit abandonné.

Mais elle voulut le préparer à l'aveu de ce qu'elle considérait comme une faute généreuse.

—Quels désastres ! quels malheurs ! mon pauvre Noël, fit-elle avec émotion. Heureusement nous voilà tous les trois sains et saufs ; il y a tant d'autres infortunés plus misérables que nous !

—Hélas ! combien souffrent la torture et la faim dans les prisons trop pleines ! Et ceux qui n'y meurent pas assez vite sont conduits par fournées au gibet.

—C'est horrible !

—Du courage ! ma chère Marie-Jeanne. De mauvais jours se lèvent pour nous ; ils s'agit de bien considérer notre situation en face et de prendre une résolution virile.

—Oh ! je sens qu'avec toi nous arriverons à adoucir nos peines et à limiter nos privations ; mais tous ces pauvres paysans qui meurent de faim dans les bois ; et ces petits enfants dont les parents sont en prisons ou pendus... Tu n'as rien vu en accourant ici ?

—Non... j'étais trop préoccupé de votre sort.

—Cette pauvre vieille Thibault qui vivait si misérablement dans sa cabane délabrée avec son petit gars...

—Eh bien ?...

—Ah ! c'est affreux.

—Serait-elle malade et privée de tous soins ?

—Oh ! elle n'a plus besoin de rien.

—Que veux-tu dire ?

—Tu as passé trop vite dans le sentier et il faisait noir, car tu aurais pu apercevoir son corps.

—Morte de faim et d'épuisement, sans doute.

—Non ; pendue ; les misérables gabelous l'ont branchée.

—C'est affreux en effet... Oh ! les infâmes !

—Et son pauvre petit Pierre...

—Le voilà seul, sans soutien.

—Ah ! si tu l'avais vu ! C'était à fendre l'âme. Il était là, quand j'ai passé fuyant avec notre Jeanne, étendu tout pleurant sous l'arbre d'où pendait sa vieille grand-mère. Dans mon trouble je ne l'avais pas reconnu. Il appelait de ses cris plaintifs la morte qui ne pouvait l'entendre.

“ Mon Dieu ! Dans quel temps vivons-nous pour qu'on fasse tant de malheurs et d'orphelins !

—Pauvre petit ! fit Noël Du Cantel qui sentait les larmes inonder ses yeux ! Seul, abandonné au milieu des champs, sans abri, sans pain, avoir l'horrible spectacle du cadavre de sa vieille grand-mère accrochée à un arbre, c'est horrible. Nous ne pouvons pas le laisser là-bas et j'y cours...

—Oh ! je sais bien que tu as un grand cœur ! s'écria Marie-Jeanne en sautant, toute ravie, au cou de son mari.

Et elle entra dans la seconde pièce de leur demeure souterraine.

Ici un tableau charmant s'offrit aux yeux des deux proscrits.

Les deux enfants, Jean et petit Pierre, dormaient d'un calme et pur sommeil. La tête de la petite fille reposait sur la poitrine du jeune enfant et y trouvait un doux et chaud oreiller.

—Allons ! dit joyeusement Du Cantel, nous n'avions qu'une fille, il nous arrive un garçon. C'est un bonheur dans notre détresse, et j'en bénis le ciel.

Marie-Jeanne regarda son bon Noël avec un sentiment d'orgueil et d'adoration.

Elle sentait qu'avec un tel homme, si généreux, si simple et si grand, elle vaincrait l'adversité.

Les enfants avaient mangé, mais Du Cantel mourait de faim.

Marie-Jeanne prit son panier et en tira quelques provisions qui furent étalées sur une pierre.

Nos deux fugitifs, résignés et forts, se rangèrent gaîment autour de cette table improvisée et soupèrent de grand appétit.

—Il faut maintenant songer aux besoins de demain, fit observer Du Cantel lorsque leur faim fut apaisée. Je vais dormir deux heures, et je retournerai à notre maison pour voir si nos ennemis nous ont rien laissé.

—Nous quitter ! s'écria Marie-Jeanne alarmée, si on te surprenait !

—Sois sans crainte ! Les bandits sont partis, et ils ne peuvent soupçonner mon retour ; du reste, j'irai chez nous à la faveur de la nuit et je reviendrai avant l'aube.

—Tu seras prudent, au moins ! supplia la jeune femme. Que deviendrions-nous dans ces bois, mon ami, privés de ton secours et de ton appui ? Et puis, te savoir aux mains de ces impitoyables agents du fisc qui te tortureraient, avant de te faire subir le sort de la pauvre vieille Thibault ! Oh ! j'aimerais mieux mourir.

—Pas de folle terreur, amie. Notre position est horrible, je le sais, mais je vous sauverai. Pour cela j'ai besoin que tu n'abattes pas mon courage, ma chère Marie-Jeanne.

—D'ailleurs, il faut aviser ; je ne puis pas demeurer inactif ici et vous laisser mourir de faim.

—Eh bien ! va ! je serai vaillante et forte, dit la jeune femme en donnant un baiser réconfortant à son brave et bon Noël.

—Cette nuit, il faut aller au plus pressé, reprit Du Cantel. Je retournerai à notre ancien domicile et je tâcherai de rapporter des vivres et notre argent caché, si les ruines de notre maison ne sont pas assez complètes pour avoir tout anéanti. Mais nous ne pouvons abandonner aux corbeaux et aux oiseaux de proie le corps de la malheureuse vieille Thibault. La nuit prochaine nous tâcherons de lui donner une sépulture en terre chrétienne. Aide aux petits et aux faibles ; respect aux morts !

Comme il l'avait dit, Du Cantel dormit à peu près deux heures. Il s'éveilla sans bruit, déposa un baiser d'adieu sur les lèvres de sa femme qui souriait à quelque rêve heureux, et sortit, sans éveiller personne, du souterrain où il laissait tout son cœur, sa chère Marie-Jeanne et ses deux enfants, car désormais il confondait dans une même affection sa Jeannette et petit Pierre.

Il prit des sentiers détournés, écoutant les bruits, explorant l'horizon, s'arrêtant à la moindre alerte, enfin prenant toutes les minutieuses précautions que lui commandait la prudence, car il savait combien il avait besoin de la liberté et de la vie pour les êtres chers qu'il laissait au milieu du bois,

Il arriva sans encombre auprès de sa demeure, et son cœur se serra. Il reconnut la haie qu'il avait si souvent franchie d'un bond, en revenant de voyage, pour se trouver plus vite dans les bras de sa femme. Tout le tableau de son bonheur passé lui revint en souvenir et se retraça tout à coup sous ses yeux, et il eut comme un éblouissement. Puis le sentiment de la misère actuelle faisant tout à coup irruption dans son âme, il eut comme une folle rage au cœur. Pourtant la vue des lieux qui lui étaient chers donna un nouveau cours à

ses pensées ; il songea que son malheur n'était peut-être que passager et que bientôt sans doute il pourrait reprendre sa douce existence d'autrefois.

Il souriait déjà à l'espérance, lorsqu'un cri d'horreur s'échappa de sa poitrine.

A ses yeux stupéfaits venait de se montrer tout à coup un spectacle terrifiant !

CHAPITRE XV

Les paysans pourront manger, l'herbe pousse.

Marie-Jeanne n'avait pas vu sans effroi son mari retourner à leur ancienne demeure.

Reviendrait-il de son excursion nocturne ? Les soldats du fisc n'avaient peut-être pas encore quitté le village, ils étaient peut-être à l'affût, attendant le retour de celui qui leur avait fait subir un si rude échec. Sans nul doute ils battaient la campagne, explorant les environs, fouillant tout ce qui pourrait servir de retraite ou d'abri.

Ses trances étaient cruelles. Elle savait que si son Noël était pris, il serait immédiatement exécuté.

Après s'être assurée que les enfants dormaient, elle remonta à l'entrée du souterrain qui leur servait d'asile, jeta les yeux autour d'elle et écouta.

La nuit était profonde, et les arbres de la forêt en épaissaient les ombres. Il courait dans les fourrés des bruits étranges, mystérieux, qui la faisaient frissonner.

Les bois ont des rumeurs bizarres, cris d'animaux, gémissements des branches se frottant entre elles, murmures du vent qui se mêlent, se confondent et forment comme des plaintes et des bruissements sinistres.

Elle demeura longtemps, émue, frissonnante.

Parfois, elle entendait des trépidations sur le sol, et tout son être tressaillait.

Était-ce Noël qui accourait ? Elle faisait, haletante, quelques pas pour aller au-devant de lui, puis elle s'arrêtait tout à coup, terrifiée.

On marchait dans une direction opposée, ou du moins il lui semblait entendre des pas.

Elle s'arrêtait, pâle, prête à défaillir.

Si leurs ennemis avaient envahi la forêt !

Peut-être leur asile était-il découvert !

D'un bond elle fut vers les ruines du rendez-vous de chasse : ses enfants étaient là, elle accourait pour les protéger.

Puis, rassurée, elle s'apercevait le cœur inondé de joie qu'elle avait cédé à une vaine terreur et que c'était une fausse alerte.

Cependant, ce bruit de pas qu'elle avait entendu ?

Tout à coup elle frémit, et des craintes nouvelles vinrent l'assaillir.

A cette époque, la France était couverte de vastes forêts. Les fauves les hantaient, et les seigneurs qui avaient seuls droit de chasse, les poursuivaient moins pour en purger les taillis que pour se procurer le plaisir de courre la bête.

Si pendant son absence, quelque fauve allait faire

irruption dans la retraite de ses enfants et assouvir sur eux sa rage et sa faim !...

Mais bientôt ses appréhensions changeaient d'objet.

La forêt de Bondy n'était pas seule infestée de brigands.

Les bois de la Normandie, depuis que le fisc et la gabelle avaient étendu leurs ravages dans cette province naguère si prospère, regorgaient de bandes de pillards et d'assassins.

Mais qu'avait-elle à redouter de ces misérables à qui les malheurs du temps ne laissaient que le crime pour toutes ressources ?

Comme eux n'était-elle pas devenue l'hôtesse des bois ? Et son brave et honnête Noël, quel moyen lui restait-il, à lui le spolié, le proscrit, pour faire vivre sa famille ?

Le vol ! la rapine !

Ah ! cette épouvantable extrémité à laquelle elle se voyait réduite révoltait son cœur et désespérait sa raison.

Pourtant, sa fille, sa petite Jeanne si gentille, Petit-Pierre qu'ils avaient adoptés, ils ne pouvaient pas les laisser mourir de faim.

Qu'avaient-ils fait pour être réduits à cette affreuse misère ?

Si jamais le pillage était leur unique moyen d'existence, leur crime serait le crime de ceux qui ne leur avaient laissé que ce seul moyen pour faire vivre leurs enfants.

Eh bien ! non, elle ne pourrait jamais ! Plutôt la mort que de souiller sa main du bien d'autrui !

Elle en était là de ses terreurs et de ses réflexions douloureuses, lorsqu'elle entendit non loin d'elle un gémissement qui la fit frissonner.

C'était comme la plainte déchirante d'une grande douleur, la profonde lamentation d'une souffrance horrible.

Marie-Jeanne en fut étrangement remuée.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains, on dirait les derniers soupirs, le râle d'un mourant ! Il y a donc quelqu'un de plus malheureux que moi ?

Rendue méfiante par les différentes phases de craintes et d'appréhension par lesquelles elle venait de passer, elle hésita à s'aventurer vers l'endroit d'où partaient les gémissements.

Mais l'expression de ces plaintes devenant plus navrante et plus affreuse, elle s'enhardit à faire quelques pas, attirée par la pitié ! Le malheur rend compatissant à la souffrance.

L'ombre de la nuit était moins opaque. La lune venait de surgir à l'horizon et sa pâle lumière, filtrant à travers le feuillage, permettait de voir vaguement les objets à quelques pas.

Marie-Jeanne n'aperçut d'abord que l'ombre mouvante des branches et la silhouette rigide des grands chênes. Elle fit quelques pas en avant, vers l'endroit d'où partaient les lamentations, et, à sa grande stupeur, il lui sembla voir un corps ramper à terre.

Cet être, à face humaine, à attitude bestiale, paraissait mordre le sol et arracher avec ses dents l'herbe courte qui poussait au pied des arbres.

Marie-Jeanne comptait, avec un tressaillement de commisération dans les entrailles, qu'elle se trouvait en

présence d'un pauvre affamé qui, défaillant de besoin, en était réduit à la nourriture des animaux.

Le fait du reste n'est pas isolé, et sous le grand règne, à l'époque la plus fastueuse de Louis XIV, les peuples mourant de faim, voyaient avec joie, après un hiver terrible, l'herbe reverdir, et se jetaient avidement dans les vallées, disputant aux ruminants les premières pousses du gazon.

L'homme ainsi vautré et broutant l'herbe que venait de découvrir Marie-Jeanne était un de ces infortunés que la gabelle avaient chassés dans les bois.

La généreuse femme, les larmes aux yeux, s'avança vivement vers cet affamé.

— Que faites-vous ? exclama-t-elle.

L'homme, la bouche toute verdie d'un affreux aliment, releva la tête. Cette tête effarée, livide, avait une expression de souffrance et d'abrutissement qui navra le cœur de Marie-Jeanne.

— Cessez cet horrible repas, fit-elle d'une voix douce. J'ai encore un peu de pain...

— Du pain ! exclama l'inconnu d'une voix rauque, et les yeux pleins de flamme.

— Oui, pouvez-vous venir ?...

— Oh ! du pain !

Et une expression de ravissement se répandit sur les traits pâles du malheureux.

Il fit un effort pour se dresser ; mais sa faiblesse était trop grande ; il retomba sur le sol, avec un soupir d'impuissance.

Marie-Jeanne, en présence de cette grande infortune, avait oublié sa propre misère, les dangers que courait son mari, les privations qui l'attendaient, celles qui allaient fondre sur ses enfants.

Revenue à son souterrain, elle courut au panier où elle avait laissé quelques provisions, les mit dans son tablier, remonta rapidement les marches et s'élança vers l'infortuné que la faim torturait.

Elle lui fit d'abord avaler quelques gouttes de vin ; puis elle lui émietta un morceau de pain que l'inconnu couvrait de regards avides.

Il avait voulu, au risque de s'étouffer, l'avalier d'un seul coup. Il mangeait avec une voracité sinistre, avec une sorte de grognement sourd, comme s'il eut craint, tout en engloutissant un morceau, que le reste lui échappât.

— Rassurez-vous, lui dit Marie-Jeanne, pour le calmer, vous aurez tout, mais il faut manger avec prudence.

En ce moment des pas précipités, accompagnés de brisements de branches, se firent entendre dans la forêt.

Marie-Jeanne qui soutenait la tête du malheureux qu'elle avait secouru, se redressa soudain.

Ce nouveau bruit était-il l'annonce d'un danger ?

Était-ce son cher Noël qui revenait de la ferme ?

Son cœur le lui disait. Toutefois les pas retentissaient du côté opposé à celui par où Du Cantel s'était éloigné.

Incertaine, hésitante, elle voulait s'élançer, et le doute la retenait.

Poussée pourtant par le besoin de sortir d'inquiétude et ramenée à la pensée de l'absence prolongée de son

mari, elle se glissa à travers les arbres, interrogea les étroits sentiers du bois.

Soudain elle s'arrêta livide, glacée, muette d'effroi.

Un homme, le visage ensanglanté, venait tout à coup de paraître devant elle.

CHAPITRE XVI

Pauvres petits.

Marie-Jeanne en s'élançant à la recherche de son mari, avait laissé les deux enfants endormis au fond de leur asile souterrain.

Petit-Pierre soutenait de son bras replié la tête du nouveau-né. Les cheveux bouclés du jeune garçon tombaient en ondes abondantes sur le front de la petite fille, leurs joues se touchaient, leur haleine se confondait. Etrangers l'un à l'autre, ils étaient là, comme frère et sœur, réunis par le destin, sur ce lit de feuillage, protégés par la même affection maternelle, livrés aux mêmes hasards, aux mêmes infortunes.

Tant que Marie-Jeanne était demeurée auprès d'eux ou dans la pièce voisine, leur sommeil avait été calme et doux. Mais lorsque la mère se fut éloignée, on eut dit qu'ils avaient conscience de leur isolement. Leurs petits corps s'agitaient ; il s'échappait de leur poitrine oppressée des murmures confus qui témoignait d'une certaine agitation.

La mère, l'être protecteur par excellence, forme autour d'elle une sorte d'atmosphère particulière dont a conscience l'enfant même endormi et dont la privation l'inquiète et le trouble.

Petit-Pierre sentit tout à coup au milieu de son sommeil, avec cet instinct délié que possède l'enfant, que Marie-Jeanne n'était plus là ; sa petite sœur adoptive reçut la même impression, car elle s'éveilla et se mit à crier.

Un baiser du jeune garçon l'apaisa.

Petit-Pierre regarda alors autour de lui. Il était enveloppé de profondes ténédres, seulement au bout de la pièce filtrait à travers les lianes, les végétations parasites, par un soupirail étroit garni de barreaux de fer et aveuglé de toiles d'araignées, une lueur grisâtre qui n'éclairait vaguement que deux ou trois pieds carrés de ce vaste caveau et laissait dans la nuit le coin où reposaient les enfants.

Par cet ouverture arrivaient les bruits de la forêt, bruits sinistres, qui, la nuit, font frissonner l'homme qui n'y est pas habitué, et qui devaient jeter l'épouvante dans l'âme d'un enfant. Hurllements d'oiseaux de nuit, glapissements des renards, hurlements de bêtes fauves, fracas de branches, murmures du vent, toutes ces voix lugubres qui retentissent au fond des bois excitaient la terreur de Petit-Pierre.

Il s'était rapproché de la petite fille, la tenant plus étroitement enlacée. Il se voyait moins seul avec cette enfant qui pourtant n'avait que quelques jours.

Cependant il tremblait et sentait qu'il avait bien peur. Ce qui surtout augmentait son effroi, c'est qu'il entendait les hurlements se rapprocher.

C'est la nuit que les fauves, loups et renards, cher-

chent quelque chose à dévorer. Il n'ignorait pas que la forêt était hantée par des animaux carnassiers. Il en avait vu quelquefois rôder au bord des bois. Une nuit d'hiver, que la terre était partout couverte de neige, ces terribles animaux s'étaient enhardis à pousser jusqu'au village, et, dans la cabane de grand'mère, il avait vu à travers la fenêtre, luire dans l'ombre leurs yeux de flamme, et entendu les griffes de leurs pattes rayer le bois de la porte qu'il cherchaient à ébranler.

On lui avait raconté à la veillée, des histoires d'hommes attaqués et d'enfants dévorés par les loups, et en entendant, même au lointain, leurs hurlements, il frissonnait de tous ses membres, fermant les yeux de crainte de voir près de lui les yeux allumés de ces rôdeurs redoutables, se bouchant les oreilles pour échapper au bruit de leur voix menaçante.

Mais la petite Jeanne qui depuis longtemps était privée des soins de sa mère se remit à pleurer et à pousser des cris perçants. Epouvanté, tremblant que les appels de l'enfant n'attirassent les cruels hôtes des bois, Petit-Pierre prit la fillette sur ses genoux, la coucha, la berça et chercha à l'apaiser, comme eut fait la mère la plus tendre et la plus dévouée.

Tout à coup un hurlement formidable retentit à quelques toises de l'asile des enfants ; puis un bruit de branches brisées, de plantes froissées se fit entendre et bientôt quelque chose de noir vint obstruer le soupirail qui donnait dans le souterrain. Les plantes qui garnissaient l'étroite ouverture furent violemment agitées, et une sorte de souffle bruyant, de reniflement féroce vint troubler le paisible asile des deux frères créatures.

L'horrible bête qui se montrait derrière les barreaux avança une énorme patte, comme pour sonder le passage.

Petit-Pierre faillit mourir de peur. Quant à la petite Jeanne on eut dit qu'elle avait l'instinct du danger, car elle avait cessé de crier.

Le fauve, après avoir essayé de passer sa tête à travers le soupirail, poussa un grognement de rage, hésita un instant, puis disparut.

Petit-Pierre, élevé à la rude école du malheur, habitué à la vie des bois qu'il avait souvent parcourus avec grand'mère, lorsqu'elle allait chercher quelques fagots pour l'approvisionnement de l'hiver, familiarisé avec le danger, se remit un peu de la terrible peur que lui avait causée la présence du carnassier.

Quand la bête se fut éloignée, il comprit qu'elle était allée chercher une issue pour arriver jusqu'à eux, que bientôt elle découvrirait l'entrée du souterrain, et que sa petite sœur et lui allaient être broyés sous la dent meurtrière du féroce animal.

Sa petite sœur !

Depuis quelques heures qu'il le connaissait, il s'était d'une immense affection pour cette enfant dont il se regardait comme le grand frère. Il devait la protéger, la sauver.

Un travail rapide se fit de son petit cerveau. Il déposa l'enfant sur le tas de feuilles et bondit vers l'entrée des caves. Une porte en fermait l'entrée ; mais toute serrure, tout verrou avaient disparu. Petit-Pierre, d'abord désespéré, regarda éperdument autour de lui.

Une grosse pierre, qui avait souvent servi de siège se trouvait là, mais ses petites mains parviendront-elles à la mouvoir ?

Il essaya ; vains efforts.

— Nous sommes perdus ! murmura-t-il !

L'aveu de son impuissance allait le jeter dans une fatale prostration lorsqu'il aperçut, appuyé contre le mur, un des mousquets que Du Cantel avait apportés.

Il s'en saisit et, glissant un des bouts sous la pierre, il obtint ainsi un puissant levier qui lui permit de rouler l'énorme bloc de granit contre la porte, sur laquelle va bientôt se jeter une masse furieuse mais impuissante.

Il était temps, on le voit. Quelques secondes d'hésitation et l'immonde bête arrivait sur lui. Les hurlements formidables du loup retentissaient dans le bois où ils trouvaient un écho prolongé ; d'autres cris féroces lui répondaient et augmentaient l'effet sinistre de cette terrible scène.

Petit-Pierre avait cherché autour de lui d'autres objets, meubles, ustensiles, morceaux de pierres, pour augmenter la force de l'obstacle opposé à son sanguinaire envahisseur. Mais le souterrain était presque nu, et il ne trouva que peu de chose pour ajouter à sa sécurité !

Et, circonstance horrible, il put constater tout à coup que les efforts tentés contre la porte devenaient plus puissants.

En effet, les cris de son premier agresseur en avaient attiré un second ; deux énormes loups réunissaient en ce moment leurs forces et ébranlaient la porte qui paraissait s'ouvrir insensiblement sous leur poids.

Petit-Pierre roidissait ses petits bras sur les panneaux du chêne vermoulu. Mais il sentait que peu à peu le bois cédait, l'ouverture, d'abord étroite, s'agrandissait graduellement sous la poussée constante des deux énormes animaux. La pierre glissait sur le sol, l'obstacle s'amointrissait à chaque effort. Les loups passèrent leur museau à travers l'entrebâillement et montrèrent des dents formidables.

Voyant que toute résistance était impossible, Petit-Pierre cessa de peser sur la porte, courut au fond du souterrain et, de son corps couvrant sa petite sœur adoptive, comme pour la protéger contre la dent des fauves, il attendit la mort, appelant sa grand-mère qui ne pouvait l'entendre, criant au secours d'une voix stridente, implorant enfin sa nouvelle mère, la mère de la petite Jeannette.

Mais sa voix, absorbée par l'épaisseur des murs, était étouffée dans ce souterrain.

CHAPITRE XVII

L'allée des perdus.

Nous avons laissé Du Cantel, au moment où un spectacle horrible venait le frapper d'horreur et lui arracher un cri déchirant, parti du fond de ses entrailles.

La ferme, jolie et coquette, où il avait passé d'heureux jours, était précédée d'une allée de pommiers, qui, au

printemps et à l'automne lui envoyaient le parfum de leurs fleurs rosées et de leurs fruits dorés ou purpurins. Les piverts, les rouge-gorges, les bouvreuils s'y rassemblaient par bandes, et animaient de leurs chants, de leurs pépitements aigus, de leurs vols rapides, ces deux longues rangées d'arbres où ils apportaient le mouvement et la vie.

Quo de fois Noël et Marie-Jeanne, assis près de la fenêtre ouverte, la main dans la main, les yeux perdus dans l'infini, le cœur noyé dans le calme profond de leur bonheur, avaient avec délicatesse respiré ces senteurs agrestes et écouté ces joyeuses voix de la nature.

Du plus loin qu'il avait aperçu dans le vague de la nuit, la ligne sombre de ses pommiers, le malheureux Noël avait senti son cœur se serrer et une larme monter à ses yeux.

Les pleurs ne sont pas toujours une preuve de faiblesse, et Du Cantel était fort.

Mais c'est en approchant de cette allée autrefois si heureuse, qu'il avait tout à coup éprouvé un choc terrible et qu'un cri rauque était sorti de sa poitrine.

Les branches de ses arbres qui jadis, pliaient sous les fruits, étaient en ce moment chargées d'une épouvantable fructification.

A chaque arbre était attaché un corps humain ; tous les troncs étaient doublés d'un cadavre, et l'allée des pommiers était devenue une allée de perdus.

Il ne faut pas que le lecteur croie que nous forçons la note et que nous inventons des horreurs pour corser notre dessin.

L'étude de l'histoire est aujourd'hui assez répandue pour que nous n'ayons pas à répondre à un reproche et appuyer de preuves ce que nous avançons.

Mais qu'on se reporte à cette époque de violences et de crimes, d'oppression féodale, car la féodalité n'était pas encore morte, de spoliations gouvernementales, car l'Etat volé par les traitants, vivait d'exactions, à cette époque enfin de concussion et de rapine, car les soldats ne recevant pas de solde, se répandaient dans les campagnes, se payaient par le pillage et tuaient, massacraient et pendaient lestement ceux qui résistaient à leurs féroces exigences ou qui même ne pouvaient pas les satisfaire.

Ils se vengeaient de la pauvreté aussi bien que de la révolte.

Qu'on se rappelle cette surprise d'un voyageur anglais qui, parcourant la France à cette triste époque, disait qu'il avait vu pendu aux arbres moins de fruits que de cadavres.

Lorsque le sentiment d'horreur qu'il éprouvait se fut un peu calmé, Du Cantel s'avança au milieu de cette funèbre allée.

Ce n'est pourtant par sans frissonner qu'il regarda ces corps rigides, ces visages livides et contractés, ces bouches ouvertes comme dans un cri d'angoisse, un muet appel de vengeance.

La lune éclairait ces membres roidis, ces faces convulsionnées et sa lueur blafarde ajoutait un caractère sinistre à ce spectacle.

— La suite au prochain numéro. —

RÉCIT D'UN VIEUX PAYSAN

(Voir à partir du n° 2)

NOUVELLE

« Même on peut dire qu'il était propre à tout, tant son connaissance était grand. Jamais il ne boudait à l'ouvrage et souvent réveillait le jai à maître Blanchard, la bête la plus matineuse du pays. C'était un gars qui avait une fameuse campe au marché, dans les assemblées, dans les foires et partout. Aussi le père Raimbeau en était fier, n'ayant plus que lui ; sa défunte l'avait quitté.

« Ils étaient qu'ils demeuraient tous deux à la métairie de l'Houmeau, appartenante de la famille. C'était petit, mais on peut dire, foi d'homme, que ça rendait le plus possible, tant les deux hommes tournaient et retournaient la bonne terre. Elle fleure tant bon quand on la retourne en guérêts et que le vent du couchant y apporte le sel de la mer.

« L'Houmeau avait ses champs mitoyens avec un des Grangeries. En allant à l'ouvrage le vieux Raimbeau regardait les pièces de terre du voisin et soupirait. Ah ! c'est qu'il y avait là une pièce d'avoine connue à six lieues du pays à la ronde. Chacun sait que l'avoine jeune n'a pas le même vert que le blé. C'est un vert plus foncé, plus doux, qui vous cueille les yeux, quoi !

« Une fois mûre l'avoine de maître Javeau avait des épis qui étouffaient le grain, et quel grain ! noir et lourd dans la main.

« M. Duclosier n'en voulait pas d'autre pour ses chevaux de Paris, des bêtes fines, et sur leur bouche.

« Parfois le fils Raimbeau se louait un petit bout de temps pour ramasser des écus. Le vieux prenait l'argent—le fils lui donnait tout—et on ne sait pas où il les cachait, mais ce gars aimait pour première chose à contenter le père. Tant il y a, qu'étant bon ouvrier, maître Javeau l'employait et ne faisait pas attention qu'il s'établissait une grande amitié entre lui et Clairette. Il s'inquiétait si peu de la petite !

« Voilà donc qu'ayant connu les idées de son fils, le père Raimbeau s'en vint jaser un matin avec son riche voisin ; on parla du blé qui avait la rouille, de la vigne qui avait coulé chez Cadet et des oies blanches du château des Chapelles et du prix de la coupe de bois cette année, du foin très abondant et d'une fine qualité.

« Clairette apporta un pichet, deux verres et se retira. Les hommes burent un coup puis chacun jeta par terre ce qui restait au fond du verre ; c'est la grande politesse d'ici.

« Voyant donc le voisin bien disposé, Raimbeau lui demanda s'il ne voudrait pas, vienne la saint Martin, donner une place de genre chez lui à son garçon Jean. En lui-même il pensait : Si seulement, il voulait donner la pièce d'avoine tout de suite.

« Il songeait déjà au plaisir de l'échardonner en se disant : « c'est dans la famille. » Maître Javeau se gratta derrière l'oreille gauche, en poussant son chapeau de côté, soupira et dit :

« — A-t-il parlé à la Pérance ?

« — C'est pour Clairette.

« — La petite ! C'est absurde ! Elle n'a pas de force !

« Raimbeau se dit : « La pièce d'avoine ne sera pour elle ! » et tout haut :

« — Que voulez-vous ? On ne manie pas un gars comme la pâte dans la huche. Il s'est mis la petite dans l'idée.

« Javeau haussa les épaules. Il connaissait bien les songements du voisin au sujet de son avoinée. Tous deux se regardèrent sans dire mot, se comprenant.

« — Qu'est-ce que je vais dire à mon garçon ? Il voudrait fréquenter.

« — Qu'il parle, qu'il fréquente, je m'en soucie comme d'une râpe de raisin. Clairette n'aura que le bien de sa mère qui est

rien. Ce que j'ai est à moi ; nous n'étions pas communs. Le notaire le sait. Pérance, une fille solide, héritera de mes terres. Dites-lui ça. »

« Et ils se quittèrent.

« Le vieux expliqua le tout à son garçon. Mais, lui, répondit :

« — C'est Clairette qui sera mienne. Pérance est une brave fille, qu'il lui donne son avoine, elle le vaut bien. Je mettrai Clairette dans notre vieille petite métairie. Ça la rejeunira, cette maison où était la vieille mère. Elle y sera maîtresse au lieu d'être foulée parce qu'elle n'a pas de force. J'aurai dans mes terres d'aussi belle avoine que celle à Javeau. Ainsi voilà ma volonté. Je n'ai jamais été mauvais gars pour vous. Vous le savez bien. »

« Le père Raimbeau ne dit plus rien. Il sentait que son gars avait une idée droite. Fixé dans cette pensée, Jean alla se faire raser chez Fineau, le barbier ; chez nous on ne se rase que le dimanche à cause de l'ouvrage qui presse, aussi on causa chez Fineau de cette chose insolite. Puis Jean passa une chemise fine, achetée à la ville, mit un bourgeron neuf tout brodé de fil rouge devant et sur les épaules ; il eut soin de ne pas l'attacher au cou afin de laisser voir le beau linge. C'était un faraud ! quand il s'en donnait le temps. Un chapeau gris en feutre neuf, bien enfoncé sur la tête et le voilà toiletté !

« Il alla chez Javeau vers les une heure. A ce moment chacun est reparti pour son ouvrage : celui-ci va mettre les bœufs sous le joug pour la deuxième bordée : cet autre va sasser le grain dans la grange : un troisième rôde pour dénicher les œufs qui traînent et les avaler tout crus ; ça balaye l'estomac.

« Jean savait tout cela. Aussi trouva-t-il Clairette seule avec sa quenouille. C'est une compagnie qui ne lasse jamais. Derrière elle se trouvait la brune armoire de chêne luisante de prospérité. Le soleil entrait par la petite fenêtre. Jamais il ne l'avait 'mirée' si gento. La mère était allée voir ses pigeons, pour laisser les jeunes s'expliquer. Elle était d'accord avec Jean.—Il dit :

« — Allons causer dans le jardin. Viens, ma Clairette. »

« Elle le suivit sous le grand pommier tout au fond, à droite.

« — Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle.

« Elle le savait très bien, ce qu'il voulait ; tout de suite elle avait deviné, en voyant ce bourgeron neuf et cette mise superbe. Les filles ont leur plein sac de malice. Les gars, c'est tout bête, souventes fois. Ça ne devine rien de rien. Il faut qu'on leur dise à la file. Lui était embarrassé pour expliquer son idée. Il n'avait pas son pareil pour la force ; eh bien il perdait son courage en face de cette petite. Si c'était qu'elle allait dire : Non ! Quelle grande peine pour lui ! Et puis, un gars ne doit pas s'exposer à être affronté, surtout devant être soldat.

« Clairette arrachait de petites fleurs au pommier, sans regarder Jean. Mais elle le voyait bien tout de même. Enfin il prit sa grande audace et dit tout d'un coup :

« — Si nous étions pour nous marier tous deux ensemble quand j'aurai fait mon temps, ça serait-il ben, ma Clairette ? » Et il tant peur de sa réponse !

« — Peut-être que ça serait bien tout de même, mon Jean.

« Elle dit cela d'une voix douce qu'on entendit quasiment p Sa figure blanchette devint couleur pavot rose, comme il y en a dans le jardin de M. Blanc. Et voilà un gars content ! Ils étaient promis. Ce n'est pas plus difficile que cela, chez nous, entre jeunes qui s'aiment.

« Une petite brise s'éleva ; le vieux pommier laissa tomber sur eux une pluie de fleurs rosées.

« Peut-être l'arbre était-il content lui aussi ? On dit que le végétal n'a pas d'idées. Moi je crois qu'il en a à sa façon. Enfin ce n'est pas mon affaire d'éclaircir ces choses.

« Jean fut donc admis à fréquenter chez Javeau. Le maître n'avait pas l'air de s'en soucier : au fond, c'était contre son idée. La maîtresse Marie, qui se sentait bien malade, pensait : « Au moins ma fille aura un homme qui l'aimera et l'estimera pour la vie. Elle sera respectée chez elle. » Et elle soupirait.

La grosse Pérance trouvait Jean un fameux gars, mais elle

pensait : Clairette, ma cousine, est bien mignonne. Ce sera bien comme ça. Il y en a d'autres d'aussi travailleurs que Jean." Et elle riait tout de même. Clairette se disait, pensant comme sa mère : "J'aurai un homme qui me fera maîtresse chez lui et je saurai en avoir soin et de tout mieux qu'on ne croit, quoique je n'ai pas de force."

"Tous étaient donc contents ou quasiment."

"La moisson était finie ; l'avoine cueillie, le blé en meule, la betterave tirée ; le pays regorgeait d'abondance. Maître Javeau n'en était pas mécontent : tout allait rondement hormis sa pauvre femme. Alitée depuis quinze jours, elle sentait venir la fin de ses maux. Clairette ne la quittait pas. Pérance ne riait plus tant, de peur de fatiguer la malade."

"Celle-ci un matin demanda le curé. Il vint de suite, la confessa et lui mit les saintes huiles. Tout le monde était à genoux dans la grande cuisine au fond de laquelle se dressait le vieux lit de famille aux colonnes de chêne habillées de rideaux de serge vert olive."

"Le curé ayant fini se tourna vers le monde, le bénit et fixant sur maître Javeau ses grands yeux clairs, il dit très haut :

"— Cette femme est sainte. Priez."

"Et il sortit avec l'enfant de chœur. Chacun se signa ; la maîtresse Marie, toute sa vie douce et bonne au pauvre monde, était très aimée. Jamais elle ne s'était plaint de son homme ; mais on savait qu'il était dur pour elle."

"Quand tous furent sortis, elle se leva un peu sur son séant, tendit ses bras tout amincis par le mal à sa fille qui s'attacha à elle. Puis elle pencha la tête en arrière. Sa pauvre âme 'dévala' au pays où on a peut-être fini de souffrir. Clairette, désespérée, disait en pleurant :

"— C'est moi, je suis Clairette, parle-moi ! Mais plus rien de rien."

"Comment se fait-il qu'on ne puisse pas enrayer la mort pour ceux qu'on aime ? Aucun regret ne peut les retenir ! Après tout, ça n'en vaut peut-être que mieux pour eux."

"Clairette fut saisie de chagrin. En filant, elle mouillait le lin de ses larmes. Pas besoin d'eau. Pérance fit pour le mieux ; mais l'ouvrage était là qui commandait. Le raisin s'avancait en maturité. Fallait tout apprêter pour la vendange. Et ce n'est pas une mince affaire. Qu'est-ce qui réchauffe le sang, et donne de la force, si ce n'est un verre de bon vin ?

"Depuis deux mois, Jean était parti comme soldat. Ça lui avait fait une grosse peine ; mais il l'avait cachée pour le mieux ; un homme ne doit pas montrer ses sentiments."

"Le paysan n'aime pas l'état militaire, ni la guerre, ni les coups. Terre, bêtes, famille, amis, c'est assez. Le voilà content. Mais s'en aller loin, dans les pays qu'on ne connaît pas, à deux cents lieues souvent ; ce n'est pas ça qui lui faut. Et puis les gens habiles s'écrivent pour se dire : Je vais bien, je songe au pays. Cela adoucit le tourment. Mais le pauvre monde qui ne sait ni A ni B n'a pas cette consolation."

"Le numéro de Jean ne l'appelait que six mois sous les drapeaux ; six mois, c'est long tout de même, quand on a une promesse et un vieux père. Et Tartare et Doré ses favoris qui en aurait soin comme lui ? On sait ce qu'on quitte ; on ne sait ce qu'on retrouvera."

"Au ras des grands bois de Mignalou est un pacage excellent pour les doublons ; Clairette par le beau temps le menait quelquefois paître par là. Elle s'allait s'asseoir sur une pierre levée et filait un bout de quenouille tandis que le bétail rasait l'herbe de bon appétit. Cette pierre levée se trouve dans un endroit solitaire ; même on dit que les meneux de loups, sorciers et autres citoyens diaboliques s'y rassemblent nuitamment."

"Je n'y ai pas été voir, ni vous non plus. A mon idée, ce sont des sornettes. Enfin, n'importe, les savants viennent de loin disputer sur ces pierres comme sur les autres curiosités du pays. Ils se mettent des verres sur le nez, regardent en dessus, en dessous et tout autour ; puis ils s'en vont déjeuner."

"Je dis donc que la petite était assise là-dessus. Elle faisait des songements. A quoi peut songer une fille qui est amoureuse, si ce n'est à son ami ? Je ne vois pas autre chose, moi."

"Rigoustin, le chien, et quel bon chien ! tout caché dans son long poil bureau avec des yeux de braise, avait l'œil à tout. Pas besoin de rien lui dire : il savait reconnaître le blé vert ou la luzerne d'avec le pacage, les bêtes lui obéissaient comme à un général ; on l'a vu même ramener le troupeau tout seul à l'heure juste."

"Le soleil était doux, une buée chaude sortait des champs."

"Clairette se sentit si bien aise et si seule qu'elle se mit à entonner d'une voix d'alouette le der-à-lô ; ces paroles-là font fuir les loups. Il y en a des bandes dans nos bois, et de mauvais ! Quand la faim les prend ils viennent autour des bergeries ; d'aucuns poussent leur museau sous le barreau des maisons, ils le lèveraient si on n'avait pas établi des gonds renversés ; autrement, ils mangeraient le monde tout vivant dans le lit. C'est ça qui serait épouvantable."

"Voilà que le chien se mit à dresser les oreilles pointues en grognant avec colère. Clairette leva les yeux de son ouvrage : elle vit deux Parisiens arrêtés à un jet de pierre : l'un était appuyé sur son fusil de chasse, l'autre, assis par terre, tenait sur ses genoux un grand papier et marquait dessus avec un grand crayon. Ils n'avaient pas l'air méchant. Cependant, saisie de frayeur, la petite se dit :

"— Voilà qu'ils me jettent un sort pour m'enjôler ?

"C'est la coutume des Parisiens : on le sait bien par ici. Le chemin de fer, cette satanée invention, les débarque au moment où le gibier est bon. Ils tuent les perdrix, enjôlent les filles, tapent les gars et finalement rien de tout ça. Le gibier se sauve, les filles aussi, mais pas toujours assez vite. Malheur ! le monde est comme ça ; que voulez-vous ?

"Clairette sauta en bas de la pierre, prit vite ses sabots à la main et s'ensauva tout apeurée."

"— Hé petite ! crièrent les Parisiens, reste donc là !

"— Hé, petit Greuze, petite madone, encore cinq minutes ! dit celui qui tenait le grand papier."

"— A-t-on vu pareil sauvageon ! ajouta l'autre. Mais la pauvre enfant courait comme un lièvre effarouché ; les moutons pris de panique, se sauvèrent au galop : seul Rigoustin ficha ses quatre pattes en terre, et montra aux gens de l'Etrange des crocs à dévorer un chrétien."

"La petite arriva tout essoufflée à un champ où travaillait le grand Cadet, toujours bon pour elle. Il eut peur en la voyant :

"— Qu'est-ce qu'il y a, ma Clairette ? est-ce un loup ?

"— C'est bien pire : des Parisiens ! qui m'ont fait de mauvais compliments !.."

"— Attends ! dit Cadet enragé de colère. Et prenant une fourche, il courait déjà pour tomber sur eux."

"Heureusement M. le curé passait en revenant de chez les Gigneau, par le chemin de traverse qui est plus court. Il demanda :

"— Qu'est-ce donc, mon enfant ?

"Elle dit sa peur et les paroles extraordinaires des deux messieurs."

"Le curé expliqua doucement que ce n'était pas de mauvais compliments, mais qu'elle ferait bien de ne pas causer toute seule avec eux dans les champs."

"Le dimanche au sortir de la messe, tout le monde du pays se trouve rassemblé sur la grand-place. Quand ce vieux malin de père Grandeau, le violonneux, se trouve là entre deux pichets de vin, on le met sur un tonneau et en avant la contredanse, voire même la bourrée."

"Les anciens, tranquillement assis, regardent : les filles tiennent dans la main leur robe de serge burauade, olive, lie de vin, bien soutenue derrière par un polisson en chanvre : il y en a, les riches, qui vous ont des fichus couleurés d'une manière superbe et bien pincés dans le dos avec une épingle ; c'est régaland tout de même de voir ces coiffes blanches, hautes de deux pieds, garnies en dentelle, qui vont en avant, en arrière, s'agitant dans le plaisir de la danse."

— La suite au prochain numéro. —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

Puis, sans un regard à sa fille, abîmé, ayant besoin de solitude pour mieux soutenir ce grand malheur où sa vie s'effondrait, il entra chez lui et s'y enferma jusqu'à la fin de la journée.

Le soir seulement il descendit à la forge, où sa présence était nécessaire pour une vérification de travaux importants.

La vérification faite, au lieu de revenir à la maison, il prit la route qui conduisait à Recey.

La nuit était tombée, mais la lune brillait dans le ciel d'un bleu foncé où scintillaient des étoiles.

Il gelaît, comme le matin quand Albine était partie. Le chemin qu'il suivait le long de l'Ource, sur les bords de laquelle grelottaient des saules maigres dont les branchettes s'entrechoquaient sous la bise, était celui que la jeune fille avait pris : Albine était venue à lui ; maintenant c'est lui qui allait à elle ! Que de changements dans sa vie pendant cette journée courte d'hiver.

Il savait où demeurait la paysanne.

Il n'eut pas besoin de s'informer.

Il aperçut de loin la maison dont les fenêtres étaient éclairées d'une lumière jaune.

La jeune fille travaillait seule, sous la cheminée dans laquelle brûlaient, ou plutôt fumaient tristement quelques brindilles de bois vert.

Il frappa deux coups discrets. Il avait peur.

Albine tressaillit, se leva, demanda :

— Qui est là ? Que voulez-vous ?

— Ouvrez !

Albine reconnut la voix de Révéron. Elle ouvrit et le maître de forges entra.

La paysanne, toute saisie, étonnée de cette visite, ne pensait même pas à lui avancer une chaise.

— Monsieur Révéron ! Vous chez moi, à pareille heure !

— C'est qu'il faut que je cause sérieusement avec vous.

— Ah ! vous avez vu le marquis ?

— Je l'ai vu, comme je l'avais promis.

— Eh bien ?... dit-elle en essayant de deviner les paroles que laissaient tomber les lèvres de Révéron.

— Eh bien, je n'ai pas réussi.

— Il refuse ?

— Oui, sans donner de raisons, sans en chercher !

— Et quelles raisons pourrait-il trouver ? mais vous lui avez dit, n'est-ce pas, qu'il ne fallait pas qu'il comptât sur l'honneur d'être votre gendre ?

— Je le lui ai dit en effet.

— Ah ! et alors ?

— Puis, je me suis rétracté !

— Vous ! vous, l'honnête homme ! Pourquoi ? Je ne comprends pas ?... Expliquez-moi...

— Le marquis doit épouser ma fille !

— Mais vous êtes donc tous infâmes ? Mais c'est donc lettre morte que l'honneur pour vous ! — Votre fille à cet homme, — qu'elle devrait mépriser comme je le méprise, — elle, qui pourtant n'a pas comme moi, tant de motifs de haine et de mépris, — votre fille à cet homme, quand vous savez qu'il m'a rendue méprisable, votre fille à cet homme, monsieur Révéron, mais c'est bonnement une monstruosité, vous me l'avez dit une fois. Et votre fille après vous, accepte ce honteux marché ?

Révéron baissait la tête.

— Malheureusement, dit-il humblement.

Et par sa tristesse, l'immensité de son désespoir, sa rougeur, et surtout par son silence, Albine devina tout. Alors, la lumière se fit en son esprit.

La situation lui apparut, claire, précise, en son étrangeté dramatique.

Deux filles se disputaient le nom de Lesguilly, Albine et Mathilde !

Lesguilly n'hésiterait pas. C'est Mathilde qu'il choisirait ! Et le père de Mathilde, le seul protecteur qu'espérait Albine, devenait son adversaire, son ennemi, puisqu'il s'agissait du bonheur de sa fille, auquel on sacrifierait le bonheur d'une paysanne !...

— Ah ! murmura-t-elle, je suis perdue !

Et, de l'escabeau de bois où elle était assise, se laissant glisser sur la terre, à genoux, elle joignit les mains et pleura.

Révéron, toujours sombre et grave, ému jusqu'au fond du cœur :

— Avant de vous quitter, je voudrais vous dire, Albine, que je suis prêt à assurer votre sort.

— Taisez-vous. Vous m'offrez de l'argent, n'est-ce pas ?

— Oui, autant que vous en voudrez.

— Je n'en veux pas !

— Que comptez-vous faire ?

Elle resta silencieuse, puis, toujours à genoux, mais les poings crispés et les lèvres blanches :

— C'est une lutte entre votre fille et moi. Elle a pour elle l'éducation, la fortune ; moi, je n'ai rien ; nous avons, toutes deux les mêmes droits. Que Dieu choisisse entre nous deux !

VII

Plusieurs journées se passèrent sans amener d'incident et sans rien modifier à la situation de nos principaux personnages.

Le jour du mariage approchait.

Mathilde, malade d'une grosse fièvre, n'avait pas quitté le lit et n'avait pas revu Gaspard.

Et Révéron ne l'avait pas revu non plus.

Lesguilly, autant par indifférence que parce qu'il avait horreur des scènes, s'en était tenu aux termes de la lettre que le maître de forges lui avait envoyée et n'avait pas reparu.

De telle sorte que la faute commise par Albine Mirande continuait de n'être connue que du marquis et de Révéron.

Mathilde l'ignorait toujours.

Elle avait interrogé son père à plusieurs reprises, mais celui-ci avait gardé le silence.

Mathilde n'insista plus, mais, au fond du cœur, elle se promit, au premier jour où elle verrait Gaspard, de connaître le nom de sa rivale.

On va voir que les événements déjouèrent ses projets, en donnant lieu à des péripéties poignantes et imprévues.

Albine Mirande venait de recevoir une lettre de sa tante.

Cette lettre disait :

“ Le petit se porte à ravir. Je te le fais savoir tout de suite pour que ne sois pas inquiète. Il est déjà grand comme un homme. Et je suis sûre qu'il sera beau, plus beau que toi, ce qui n'est pas peu dire.

“ Les registres ne feront pas mention de lui et pour me servir d'une expression que j'ai entendue dire à mon défunt mari qui était greffier de la justice de paix, ton fils ne vivra pas légalement. Cela pourra, plus tard, ma pauvre nièce, te créer des embarras, être la cause pour toi de bien des tristesses et je ne serai plus là pour te consoler. C'est pourquoi, je souhaite aujourd'hui, en te quittant, que le bon Dieu t'ait en sa sainte miséricorde ! ”

Cette lettre fit pleurer Albine. Oui, elle le prévoyait. L'enfant serait pour elle une lourde charge dans la vie. Le sacrifice commençait ; il devait durer jusqu'à son dernier jour.

Deux lignes de post-scriptum qu'elle n'avait pas vues tout d'abord, la rendirent rêveuse, en la désespérant :

“ Tu sais que je ne suis pas riche. Si peu que cela soit, le petit me coûte tout de même. Tâche de m'envoyer quelque argent. Si tu n'es pas plus riche que moi, eh bien, ne te déssole pas et n'en parlons plus. Le petit n'en sera pas moins bien soigné. ”

Non, elle ne pouvait rien lui envoyer, à la bonne femme, rien ! Elle vivait péniblement des journées qu'elle faisait chez les fermiers des environs et du produit de son jardin. Que peut une fille, seule, réduite à elle-même sans autres ressources que son courage, sa force ? Elle vivait de petits gains... Il lui fallait si peu ! Du lait, quelques pommes de terre, du pain dur.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas encore songé qu'un jour viendrait où il lui faudrait s'occuper de l'existence de l'enfant, de son éducation, de son entretien ! C'étaient bien des choses, comment en viendrait-elle à bout ? Elle entrevit, dans une échappée de son imagination surexcitée par la lettre de la tante, la misère qui se dressait devant elle, accompagnant de ses tortures, augmentant de ses tiraillements l'angoisse de la situation difficile que lui créait la ferme résolution de ne jamais révéler sa faute.

— Je vendrai ce qui me reste, dit-elle, je me nourrirai de rien ; je mourrai à la peine, s'il le faut, à force de privations...

Puis, comme elle se sentait découragée, amollie par toutes ces pensées, elle se redressa, eut un sourire plein d'amertume :

— Que sera-ce donc dans vingt ans ! si je me laisse aller dès maintenant à la désespérance ? Tout n'est pas fini, peut-être, tout n'est pas perdu... Je révérai Gaspard... Je ferai auprès de lui une dernière tentative.

Elle s'arrêta sur cette pensée.

— Le revoir ? A quoi bon ? Peut-il hésiter, entre la fille de Révéron et une fille de ferme ?... Oui, je suis perdue !... C'est fini !... Je ne puis pas rivaliser avec elle... élégante, riche, belle comme elle est ; c'est moi la sacrifiée, moi qu'on repousse du pied, moi qu'on dédaigne, et dont on rit...

Elle eut un geste de colère terrible et son brun visage, aux doux yeux bleus, fut en une seconde bouleversé, méconnaissable.

— Ah ! non, cela ne sera pas, cela ne sera pas !...

Elle sortit sans projet ; mais, après avoir erré longtemps dans la campagne, elle se retrouva tout à coup devant le château de Lesguilly ; là, malgré le froid intense, auquel elle était insensible, elle s'assit, le regard fixé sur les fenêtres de l'appartement du marquis, cherchant à l'apercevoir.

Pourquoi ? Est-ce qu'elle savait ?

Dans le trouble profond de son âme, elle n'était plus capable de réflexion, à cette heure-là.

Si les fenêtres n'avaient pas été éclairées, on eût juré que le château était abandonné.

On ne voyait pas de domestiques.

Instinctivement attirée par cette lumière—comme un papillon de nuit qui se brûle les ailes—parce qu'elle se disait que là devait se trouver Gaspard—l'homme dont sa vie dépendait—elle poussa la grille et se trouva dans le jardin.

Mais elle s'arrêta.

Il lui sembla tout à coup, dans l'obscurité, qu'elle avait vu s'ouvrir la porte, en haut du perron, un homme sortir, et en cet homme elle avait cru reconnaître Gaspard.

Elle ne se trompait pas.

C'était lui, en effet.

Il descendit les marches, traversa le jardin, passa devant Albine sans la voir, et disparut à travers la campagne, dans les ombres épaisses de la nuit.

Albine le suivit, dissimulant du mieux qu'elle pouvait le bruit de ses pas.

Où allait-il ?

Elle s'imagina, tout d'abord, qu'il se rendait aux forges de Chalambot, mais il fut bientôt évident que c'était Recey le but de sa course.

La paysanne s'arrêta, le cœur battant, suffoquée.

Une folle idée lui venait :

— Viendrait-il chez moi ? se repentirait-il ?

C'est qu'elle ne se trompait pas. C'était bien le chemin du village qu'il prenait...

Le voilà qui abandonne l'allée pour prendre la route...

Il se hâte.

Il n'y a que les gens porteurs de bonnes nouvelles qui marchent aussi vite.

Au moment d'entrer à Recey, à cent mètres en avant, il s'arrête et se dirige droit vers la maison d'Albine.

Là il frappe à la porte.

Personne ne répondant, il frappa de nouveau.

Et derrière lui Albine, qui survient, lui demande :

—Que me veux-tu ?

Lesguilly tressailla, se retourna, mais à la vue de la fille, se remet aussitôt.

—C'est toi ? Tu cours les champs à pareille heure !

—Je t'ai demandé ce que tu me voulais.

—Te parler sérieusement, si tu consens à m'écouter.

—Je t'écoute.

—Ici, en plein air, par cette gelée ? il fait un froid de loup... Entrons et fais-moi un peu de feu !

Elle ouvrit la porte, alluma un vieux quinquet suspendu à une chafnette, dans la cheminée, mit un peu de bois sur le feu, puis :

—Parle !

—Je me marie dans trois jours tu le sais.

—Oui. Est-ce pour me l'apprendre ?

—Patiente. Comme je te connais et que tu as la tête folle, tu pourrais faire de l'esclandre. Je viens savoir de toi ce que tu exiges... Tu as réfléchi, sans doute, depuis l'autre jour, que tes prétentions étaient ridicules... Je suis très riche, ne l'oublie pas, pose tes conditions.

Un moment elle avait espéré en voyant Gaspard chez elle.

C'était une dernière illusion qui s'écroulait.

—Est-ce là tout ce que tu voulais me dire ?...

—Oui. J'ai apporté un portefeuille, où j'ai mis, je crois, une centaine de billets de mille francs. Le portefeuille, le voici, prends : tu ne peux guère exiger davantage. Cent mille francs, c'est une grosse fortune pour toi... Te voilà pour la vie à l'abri de la misère... Prends !...

Et il jeta le portefeuille sur la table.

—Encore une... Adrien, est-ce tout ce que tu as à me dire ?

—Oui, cela ne te suffit pas ?

Elle étreignit son front dans ses mains. Son cœur bondissait. Elle eut un haut-le-cœur.

—Va-t'en, dit-elle d'une voix sourde.

—Voyons, sois gentille, ma petite Albine.

—Va-t'en, va-t'en, te dis-je... J'ai peur pour toi.

—Mais !...

Elle prit le portefeuille, dont le ventre était bourré par une liasse de billets et le lui jeta, de toutes ses forces, à la face.

—Mais va-t'en donc !!

Il recula jusqu'à la porte qu'il ouvrit et se trouva dehors.

Il haussa les épaules et murmura :

—C'est à mourir de rire, ma parole !

Pressant un peu le flanc, il reprit la direction du château.

En franchissant la grille, il crut entendre du bruit derrière lui, sur la terre gelée.

Il se retourna, mais ne vit rien.

Il traversa le jardin et au moment où il allait entrer chez lui, il fut arrêté par son valet de chambre qui lui disait :

—Une dame attend monsieur au salon.

—Une dame ? à cette heure ? son nom ?

—Elle est voilée, de telle sorte que je n'ai pu voir son visage, mais à sa tournure j'ai cru reconnaître...

—Qui ?

—Que monsieur me pardonne si je dis là une bêtise, mais j'ai cru reconnaître, dans la personne qui attend, la fiancée de monsieur.

—Elle ! fit-il joyeusement.

Et sans réfléchir à ce que cette visite avait d'inattendu, il courut au salon.

C'était Mathilde, en effet !

Elle s'élança vers lui, toute palpitante, le cœur battant avec force !

—Toi ! c'est toi ? disait-il, contrarié et charmé tout à la fois par l'audace de la jeune fille... A quoi penses-tu donc, chère enfant ? Tu te perds !

—Eh ! que m'importe. Je ne pouvais rester plus longtemps sans te voir... Je me sentais devenir folle. C'est toi qu'il me fallait... J'ai tant souffert depuis quelques jours... J'ai été jalouse, j'ai douté de toi... J'avais besoin de m'entendre dire que tu continuais de m'aimer et que tu n'aimais que moi...

—Je t'aime, en doutes-tu ?

—Non, à présent, puisque te voilà et que tu me le dis.

—Comment as-tu fait pour tromper la surveillance de ton père ?

—Mon père est absent depuis ce matin. Il a été appelé à Dijon par des affaires urgentes. Il ne reviendra que dans la nuit—quand je serai moi-même de retour. Je me suis échappée sans être vue.

—Il ne faut pas qu'il l'apprenne. Mais quelle imprudence, ma chère Mathilde... Heureusement, en arrivant ici tu n'as dû trouver que mon vieux valet de chambre Adrien, qui m'est dévoué et qui est discret comme une tombe. Jamais il ne parlera ; je vais le prévenir de bien surveiller les environs. J'y cours moi-même, car si je somme, on te verra et un autre qu'Adrien pourrait venir...

—Va et reviens vite !

Elle avait ôté son manteau, qu'elle jeta sur une chaise.

Il la quitta, traversa deux ou trois chambres avant d'arriver dans le vestibule et allait sortir quand tout à coup—dans une étroite pièce emplie de bibelots et d'objets d'arts—une femme se dressa derrière lui.

VIII

Une lanterne chinoise, à peintures multicolores, pendait au plafond, sur lequel étaient tendues de riches étoffes d'Orient, brodées d'or. Et seule, la lumière incertaine et tamisée éclairait les tableaux, les statuettes, les ivoires, les tapis, les armes de luxe, les vases, dont le salon était encombré.

Et cette femme—bien qu'elle fût derrière lui—Gaspard la reconnut tout de suite, parce qu'elle se trouvait réfléchie dans une glace de Venise,—transfigurée, pareille à un fantôme.

C'était Albine !

Et cela fut si inattendu, que bien qu'il l'eût quittée à

peine depuis quelques minutes, il ne retint pas un cri, étouffé aussitôt par la pensée soudaine que Mathilde pouvait entendre.

C'était Albine !

Elle l'avait suivi, affolée, était entrée si près de lui qu'on eût juré qu'ils étaient ensemble, que c'était prodige qu'il ne l'eût point vue. Elle était montée, avait trouvé toutes les portes ouvertes, avait hésité un moment en entendant du bruit, puis s'était arrêtée, dans le petit salon.

Il recula brusquement, ne se défendant pas d'une certaine terreur, car la figure de la jeune fille était effrayante, tant elle était blême et tant ces grands yeux brillaient.

—Toi ! ici ? Ah ! je comprends, dit-il, essayant de sourire, de plaisanter encore, tu t'es ravisée ?

—Peut-être.

—Tu acceptes ?

—Non.

—Alors, que viens-tu faire ?

—Te tuer.

—Ah ! ah ! tu as la plaisanterie férocée, ma pauvre Albine !

—Une dernière fois, Gaspard, tu me refuses toujours ce que je t'ai demandé ?

—Autre plaisanterie... moins originale, celle-là, mais puisque tu n'as rien de particulier à m'apprendre, ta présence ici, ma chère enfant, à pareille heure, pourrait être mal interprétée si elle était connue. Souffre donc que je veille autant et mieux que toi sur ton honneur, auquel tu as raison de tenir. Je vais appeler mon valet de chambre...

—Tu vas me faire chasser ?..

—Non pas !... reconduire tout au plus !

—Je t'en défie !

Le bras de Lesguilly s'avança vers le cordon de la sonnette.

Albine se jeta devant lui, un couteau à la main, ce même couteau qui avait tué le cheval, rouillé par le sang jusqu'au manche.

—C'est donc sérieux ? ricana Gaspard.

Il voulut l'éloigner brutalement et passer outre.

Le bras d'Albine se rela et retomba, et l'on ne vit plus que le manche du couteau, planté dans la gorge du marquis, près de l'épaule, où la lame toute entière disparaissait.

L'œil de Gaspard s'agrandit, atrocement dilaté ; il voulut s'élancer sur Albine, essaya vainement de crier, trébucha contre une chaise, s'écroula sur les genoux d'abord, puis sur le ventre, rendant une gorgée de sang.

Il était mort, foudroyé.

Et la paysanne, plus pâle que ce mort, sortit comme elle était venue, sans même essayer de se cacher, sans prendre de précautions, miraculeusement protégée par le hasard qui lui fit traverser le château et le jardin sans rencontrer personne.

.....
Au salon, Mathilde attendait.

Les minutes lui paraissaient longues, elle les comptait, une à une, s'étonnant de ne pas voir réapparaître son fiancé,

A la fin, elle n'y tint plus.

Elle se leva.

Un quart d'heure, une demi-heure s'étaient écoulés depuis le départ de Lesguilly.

Que fait-il ? Que se passe-t-il donc ? Comment me laisse-t-il ici, seule ? C'est inexplicable.

Un autre quart d'heure s'écoula.

Alors elle se sentit évanhir par l'épouvante.

—Il faut qu'il y ait eu un malheur.

Et elle marchait à grands pas dans le salon, ne sachant quelle résolution prendre.

Bientôt elle allait être obligée de partir. Elle savait à quelle heure son père devait rentrer aux forges ; cette heure approchait.

Et puis, venue toute seule, en un moment d'exaltation fiévreuse, par la nuit noire, trouverait-elle la même énergie pour s'en retourner ?

Gaspard allait être obligé de la conduire.

Puisqu'ils n'avaient pas eu le temps de s'entretenir pendant cette heure qu'elle avait voulu lui donner, ils causeraient en chemin—car elle désirait toujours l'interroger, apprendre de lui le nom de cette paysanne que Gaspard avait aimée.

Mais pourquoi tardait-il tant ? que faisait-il donc loin d'elle ?

Enfin, elle n'y tint plus.

Elle voulait savoir.

D'abord, elle eut l'intention d'appeler, mais comme Gaspard lui-même l'avait craint, un domestique autre qu'Adrien pouvait venir... Fallait-il, vraiment, pour une frayeur peut-être puérile, jeter ainsi son honneur en pâture à la risée des valets ?

—Je ne puis l'attendre plus longtemps, dit-elle, sans risquer, à mon retour, de trouver mon père à Chalambot... Mais avant de partir je veux lui demander la raison de son inqualifiable conduite...

Elle écrivit quelques mots à la hâte, et laissa la lettre bien en évidence sur un guéridon.

Cette lettre disait :

“ Que dois-je penser ? Que faut-il que je croie ?..... Vous êtes-vous joué de moi ?... Je pars !... Je vous attendrai demain chez mon père... où il faut que vous veniez, malgré sa volonté... parce que je veux que vous vous expliquiez !... A demain !...”

Elle jeta son manteau sur ses épaules, enroula autour de son visage la voilette de son chapeau et sortit.

Elle fit le même trajet que Gaspard, trois quarts d'heure auparavant.

Et quand elle arriva au salon, éclairé par la pâle lueur de la lanterne chinoise, elle jeta un grand cri d'horreur et se précipita comme une folle sur le cadavre de Gaspard.

Dans l'effroyable blessure, au bas du cou, près de l'épaule, le large couteau était resté.

Le sang ne coulait plus, il avait très peu coulé, du reste, s'était plutôt répandu au dedans.

Mathilde eut un second cri, mais strident, celui-là, qui fut entendu de toute la maison :

—A moi ! à moi ! Au secours !

Et se laissant tomber à genoux auprès du cadavre,

elle le prit à bras-le-corps, essaya de le relever, n'y put parvenir.

Alors, accroupie, presque folle, elle garda entre ses bras la tête de Lesguilly, — de laquelle son regard ne pouvait se détacher. Les yeux étaient vitreux ; le visage, exsangue, était d'une pâleur verte ; la bouche, aux lèvres entr'ouvertes, laissait voir les dents, rougies par les gorgées de sang remontées avant la mort.

C'était hideux.

Elle ne pouvait pas croire qu'il fût mort.

Une fin pareille—en pareilles circonstances—cela lui semblait si terrible, si abominable, qu'elle refusait d'y croire.

C'est que cette mort faisait d'un coup deux victimes — elle et lui.

—A moi ! à moi ! répétait-elle.

Des domestiques, Adrien en tête, accouraient, effarés, à cet appel.

Sur le seuil, ils s'arrêtèrent, atterrés, devant le spectacle qui s'offrit à eux.

Adrien entra ; les autres n'osaient.

—Mon Dieu ! Qu'y a-t-il ? Ah !... Mon maître...

Et se penchant :

—Mort !... Assassiné !... Ah !...

Et il se recula, instinctivement, regarda Mathilde avec terreur, comme si la pensée lui fût venue qu'elle seule était coupable de ce crime.

La jeune fille, à ce moment, se laissait tomber sur un canapé où elle perdait connaissance et les domestiques, revenus de leur première émotion, se pressaient maintenant autour de leur maître, le relevaient ; Adrien, appuyant l'oreille contre la poitrine, écoutait si le jeune homme respirait encore.

Mais le doute n'était plus permis ; aucune espérance n'était possible.

—Il est mort... il est bien mort !... fit le valet de chambre désolé par une pareille catastrophe... car il aimait son maître... le servait après avoir servi le père... avec un grand dévouement.

Il reprit, à la fin, son sang-froid et distribua des ordres.

Un piqueur monta à cheval et courut ventre à terre à Châtillon prévenir le parquet, pendant qu'un autre allait à Recey avertir le juge de paix et le docteur Corvigny, et qu'un troisième se rendait aux forges de Châlambot.

Adrien fit transporter ensuite Mathilde, toujours évanouie, dans un autre salon afin qu'à son réveil, en reprenant connaissance, ses yeux ne fussent point frappés par le spectacle affreux de ce cadavre ensanglanté.

Le château n'était pas éloigné de Recey.

Le docteur Corvigny et le juge de paix du canton de Recey, M. Terral, arrivèrent.

En quelques mots, Adrien les mit au courant.

Ils pénétrèrent au salon et le docteur, un petit vieux à la barbe blanche, à cheveux blancs, coiffé d'un énorme chapeau à larges bords, examina attentivement le cadavre.

Son examen terminé :

—Je crois ne pas me tromper en affirmant que la mort

remonte au moins à une heure, dit-il... Déjà le cadavre est froid et les membres commencent à se raidir.

Le juge de paix faisait quelques constatations sans importance.

Averti par Adrien que le juge d'instruction avait été mandé et comptant qu'il viendrait certainement cette nuit même, son rôle se bornait à peu de choses.

Il interrogea sommairement les domestiques — lesquels ne savaient rien.

Adrien seul put lui donner des renseignements, qu'il consigna avec soin.

Le docteur Corvigny avait abandonné Gaspard, et, conduit dans le salon où avait été transportée Mathilde, s'empressait autour d'elle et cherchait à lui faire reprendre connaissance.

En la voyant, le médecin et le juge de paix s'étaient écriés ensemble :

—La fille de M. Révéron ici?... En un pareil moment?... En l'absence du père ?

Et ils s'étaient regardés, stupéfaits, n'osant pas ajouter un mot, dans la crainte de se laisser voir, l'un à l'autre, tous les soupçons qui venaient de naître, en une seconde, en leur esprit.

Mathilde étendue sur le canapé où elle s'était assise, auprès de Gaspard, ne donnait pas signe de vie.

—Voilà une syncope qui peut durer longtemps ! murmura le docteur inquiet... Et en général lorsque les syncopes sont produites par d'aussi fortes émotions, on n'en revient guère sans une bonne fièvre cérébrale quand on est assez heureux pour ne pas y laisser la raison !...

Et se tournant vers Adrien :

—A-t-on prévenu M. Révéron ? demanda-t-il.

—Le piqueur que j'ai envoyé rentre à l'instant. Le maître de forges est à Dijon et n'est attendu que dans la soirée. Aussitôt qu'il sera de retour, on l'avertira.

—Bien.

Le juge de paix prit Adrien à part :

—Qui soupçonnez-vous de ce meurtre ?

—Je ne sais, monsieur, je me perds en conjectures.

—L'assassin est peut-être encore au château ; il aurait fallu prendre des précautions pour l'empêcher de s'enfuir...

—J'y ai pensé tout de suite, monsieur, et ces précautions ont été prises. Tous les gens du château, piqueurs, domestiques, valets de chiens ou d'écurie, le jardinier et ses garçons, ont été distribués par le jardin et le parc. Il n'y a pas un coin qui ne soit gardé. Je vous réponds que si quelqu'un cherche à s'enfuir, il sera vu et arrêté.

Le juge de paix alla vérifier lui-même l'exactitude de ce qu'affirmait Adrien, puis revint au château.

Vers minuit, le juge d'instruction de Châtillon, M. de Montgrand, arriva en voiture, accompagné du substitut.

Il se trouvait à peine au château que Jacques Révéron y entra à cheval, jetait la bride à un valet et se précipitait comme un fou, blême, la gorge serrée, une épouvantable angoisse au cœur, dans le salon où gisait le marquis.

— La suite au prochain numéro. —

LA TÊTE EN BAS

Il paraît qu'on peut mourir de joie. Je ne dis pas non je ne dis pas oui. N'ayant jamais eu lieu de goûter même du bout des dents, à ce fruit rare qu'on appelle l'excès de joie, je ne suis pas juge en cette matière. Mais une chose dont je suis positivement certain, c'est qu'on ne peut mourir de rire ; car j'en serais mort cette fois-là.

Cette fois-là, c'était une belle après-midi du mois de juin. Mon bon ami X*** qui, entre parenthèses, voue un culte soigné à tout ce qui peut flatter le palais, fumait placidement chez moi cette bonne pipée, la pipée par excellence, celle que les fumeurs savourent avec tant d'heur au sortir d'un bon dîner.

Nous causions nonchalamment du Madhi, alors dans toute sa gloire, et j'étais précisément en train de donner à cette occasion un bon souvenir aux oignons d'Egypte, lorsque l'ami X***, m'interrompit brusquement, presque brutalement, au beau milieu d'une description fantastique du légendaire oignon, en me posant cette question d'autant plus faite à m'intriguer qu'elle était vague :

—Sais-tu une chose, mon cher ?

—Parbleu ! répondis-je en souriant, je crois bien si je la sais, ta chose,

—Eh bien ! non, répliqua-t-il d'un ton sérieux, en faisant rouler dans leur orbite respectifs ses deux bons et naïfs gros yeux ; eh bien ! non, tu ne la sais pas cette chose et je suis précisément venu chez toi pour te l'apprendre et en même temps pour te demander conseil.

—Ah ! diable, fis-je, sur le coup de la surprise que me causa cette solennelle entrée en matière.

Et j'allais demander une explication, lorsque l'ami X*** me coupant la parole sur le bout de la langue et me regardant de ce regard fixe qui commande le silence et l'attention, reprit sur la même note grave :

—Oui, je joue décidément du malheur. Ma couche-chaude, cette chère couche-chaude que j'avais préparée avec tant de sollicitude, ma couche-chaude boude et boude si bien qu'il est fort douteux que je puisse en tirer même un pied présentable de laitue. C'est déjà assez vexant, n'est-ce pas ? Eh bien ! il m'arrive quelque chose de plus tarabustant que cela encore et tu vas juger si j'ai raison de faire du mauvais sang. Tu sais que je raffole de la rhubarbe, cette excellente plante dont on fait de si succulentes confitures et de si délicieux puddings. Tu sais encore, que j'ai fait venir à grands frais ce printemps, une racine d'une variété très-recommandée de rhubarbe, que je l'ai reçue en bon ordre, que je l'ai douillettement installée provisoirement dans un grand pot à bouquets en attendant l'heure de la planter à demeure dans mon jardin. Mais ce que tu ignores, ce sont les singulières allures de mon plant étranger, plus je le dorlote, plus il s'obstine à ne pas faire de tige. Il y a aujourd'hui deux fois quinze jours que je le tiens aux petits soins et pas la plus petite feuille en vue. Elle a vie, pourtant, cette satanée racine, et une vie robuste encore ; à preuve le phénoménal travail souterrain auquel elle se livre. Figure-toi que tous les matins je

trouve en dehors du vase une bonne jointée de terre. C'est à croire que s'embêtant là-dedans, elle veut jeter de dépit par dessus bord, tout l'excellent terreau dans lequel je l'ai enfoncée. Tu as l'air de croire que je t'en colle une ? Eh bien ! viens voir.

Et, se levant brusquement, l'ami enfila prestement les portes, me trainant grand à sa remorque.

* * *

La scène représente une proprette chambrette de mansarde. C'est le jardin des plantes de mon ami X***. Pas de sièges, pas de meubles. Pourtant oui, un meuble sur la tablette de l'unique fenêtre : c'est le fameux pot qui sert d'hôtel temporaire à la non moins fameuse racine de rhubarbe.

L'ami X*** n'avait exagéré en rien. Pas l'ombre d'une feuille à l'horizon ; mais, par contre, sur la tablette et faisant cercle autour du vase, un remblai de terreau fraîchement éboulé.

Les deux poings campés sur les hanches, mon ami X*** me consultait d'un regard inquisiteur.

Je me préparais à faire une fouille pour arriver à pénétrer le secret de ce singulier caprice de végétation, lorsque l'ami X*** m'attrapant le bras au vol, me dit d'un ton impératif :

—Ah ! par exemple, ne touche à rien, tu vas achever de tout gâter.

—Allons, lui dis-je un peu interloqué ; voilà qui est drôle. Tu m'appelles en consultation et tu ne veux pas même me laisser le loisir de faire un tout petit bout de diagnostic. Tu dois comprendre qu'il faut nécessairement voir ce qui se passe là-dessous. Autrement, pas moyen de pénétrer le mystère.

Un doute désopilant me survint sur l'entrefaite et, me tournant vers l'ami X*** :

—Dis donc, as-tu déjà planté des racines de rhubarbes ?

—Non ; mais j'espère que tu ne me feras pas l'injure de supposer que je puisse avoir pris la tête pour la racine.

—Qui sait !

Et, sur ce, plongeant la main dans les profondeurs du vase, par un mouvement brusque que mon ami n'eût pas le temps d'empêcher, je saisis la racine, la tirai de son moelleux lit de terreau et.....

Tableau ! ah ! oui, tableau !!!

Mon ami X*** était là, littéralement pétrifié, et moi, je me tordais de rire, de ce rire qui vous empoigne jusqu'aux côtes et vous donne une commotion dans tout le système.

Et il y avait de quoi momifier mon ami X*** et me faire agoniser de rire.

A l'extrémité inférieure de l'excentrique racine s'épanouissait un gros panache de feuilles ayant cette couleur jaune pâle qui, chez les légumes-feuilles, indique l'imprisonnement ou l'embaumement.

L'ami X*** avait tout simplement planté son pied de rhubarbe la tête en bas et les feuilles, en se développant graduellement au fond du vase avaient soulevé le terreau et produit ces mystérieux dégâts qui l'avaient tout épaté.

Remis, séance tenante par ma main libératrice, dans sa position normale, le pied de rhubarbe a prospéré, prospéré, prospéré. Je connais le coin, du jardin où il trône et quand le diable-bleu vient frapper à ma porte, c'est sous ses larges pétioles que je vais chercher un refuge. Et, de ce pèlerinage, je reviens toujours avec une gaieté folle. Écho de la scène du jardin des plantes de mon ami X^{***}.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, les murs ayant parlé, mon ami X^{***} n'enleva pas, cette année-là dans son arondissement, le prix d'horticulture pratique.

LAURENT.

LE CANADA

Il est sous le soleil une terre bénie,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens la nature agrandie,
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés, notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon,
Précipitant ses flots vers l'océan immense,
Le noble Saint-Laurent recit encor son nom.

Heureux qui la connaît, plus heureux qui l'habite.
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir ou dorment ses aïeux.

HYGIENE PRATIQUE

Les yeux.

Il arrive souvent que des corps étrangers s'introduisent dans les yeux et surtout dans un oeil; ce sont le plus souvent des corps légers et d'un très petit volume, un grain de tabac, du sable, de la poussière, des petits insectes ou leurs larves, des barbes d'épi, etc. Ces corps déterminent immédiatement de la cuisson, larmoiement ou une inflammation plus ou moins intense. Si les larmes sont abondantes, elles suffisent quelquefois à débarrasser l'oeil. Une injection d'eau légèrement gommée, ou mieux, un pinceau enduit d'eau gommée ou de miel liquide, promené délicatement sur le globe de l'oeil, tandis qu'on tient la paupière entr'ouverte, sont les moyens les plus rationnels d'extraire le corps étranger. Si le corps est dur et anguleux; l'anneau d'une bague passé avec précaution entre l'oeil et la paupière et retiré doucement, suffit presque toujours à l'enlever; avec une pierre d'aimant, on attire les paillettes métalliques. Mais si l'oeil se trouvait sérieusement endommagé par l'introduction d'un éclat de bois ou d'une goutte d'un liquide caustique, il faudrait immédiatement recourir à l'intervention d'un médecin. Souvent les ouvriers occupés à éteindre la chaux, en reçoivent des parcelles dans les yeux. Pour remède à cet accident qui pourrait causer la perte de la vue, on lotionne l'intérieur de l'oeil blessé avec de l'eau fortement sucrée, qu'on fait glisser sous la paupière. L'eau sucrée à la propriété de dissoudre la chaux, de l'entraîner, et, par conséquent de prévenir les accidents graves qu'elle pourrait occasionner.

RECETTE FAMILIERE

Furonce ou clou.

La composition suivante donne un excellent remède pour les clous: Tannin, une partie; gomme d'acacia en poudre, une partie; teinture de fleur d'arnica, deux parties. On étend plusieurs couches sur le clou et à une distance autour jusqu'à ce qu'il ait une couche épaisse et dure. Ce traitement arrête bientôt la douleur et diminue l'enflure. Pris à temps, le clou disparaît sans formation de pus; si le pus est déjà formé, l'application du remède amène l'expulsion du noyau et une prompt guérison.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No. 9.—CHARADE.

Offert par mon premier, mon second est aimable.
Mon tout de pur froment est toujours préférable.

Nous donnerons la réponse de ce problème dans le n° 7, et nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé une solution juste. Les solutions doivent nous parvenir, au plus tard, le deuxième mardi qui suit chaque publication.

Adresser les solutions et les problèmes au bureau du JOURNAL DES FAMILLES, 8 rue Bonsecours, Montréal.

Solution du problème proposé dans le n° 3 du JOURNAL DES FAMILLES:

No 7.—LOGOGRAPHIC Les mots sont: CERISE et CRISE.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

•• Je respirais l'air embaumé des champs. Je vis au bord d'une mare un pauvre paysan qui attrapait des grenouilles, les écorchait et les avalait—sans seulement les regarder.

Tout à coup, le sans façon, de cet homme m'arracha un cri:

—Ah! prenez garde, mon brave!... ce sont des crapauds que vous allez manger là?

—Vous croyez?.....

—J'en suis sûr!.....

—Tant pis pour eux autres! fit tranquillement mon homme, la bouche pleine!

•• Un arracheur de dents.

Un Irlandais qui venait de se faire arracher une dent par un habile dentiste, lui demanda combien il lui devait.

—Mon prix ordinaire est une piastre, répondit le dentiste, et je n'en ai pas d'autre.

—Par saint Patrick, répartit l'Irlandais, c'est trop cher. L'année dernière, Johnny O'Toole m'en a arrachée une; il a mis deux heures, il m'a traîné par terre deux fois autour de la chambre, il m'a tiré la moitié de la mâchoire avec ma dent, et cependant il ne m'a demandé que trente sous, et vous qui n'avez mis que trois minutes, vous me demandez une piastre! C'est trop cher; rendez moi ma dent, je vais aller marchander ailleurs.

A NOS ABONNÉS DES ÉTATS-UNIS

Nous prions un bon nombre de nos abonnés des États-Unis de bien vouloir se rappeler que l'abonnement au Journal des Familles est payable strictement d'avance. Si, d'ici à quelques jours, ils ne nous font pas parvenir au moins le montant d'une souscription de deux mois (0.25) nous serons forcés de retrancher leurs noms de nos listes.

LISTE DE NOS AGENTS

A Québec: M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
Ottawa: MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Église.
Lévis: MM. MERCIER & Cie.
Joliette: M. ALBERT GERVAIS.
Saint-Hyacinthe: M. CHARPENTIER.
Hull: M. JOSEPH CHARRETTE.
Saint-Jérôme: M. R. MAILHOT.
Lanoraie: M. J. N. GREPEAU.
Saint-Roch de l'Achigan: M. JOS. DESLONGCHAMPS.

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnons une commission de 25 pour 100.

Album Musical du Journal des Familles

LA VOIX DES ÉLÉMENTS

PAROLES ET MUSIQUE DE GUSTAVE PILLON.

Andante

Quand le vent se dé - chal -
ne et souf - fle en tour - bil - - lous ; Ren - ver - sant dans la
plaine : Les té - con - des mois - - sons. Dans la na - tu - ro
som - bre, L'homme af - fo - lé s'en - fuit : Ef - fra - yé de son
Rall.
ou - bre : Il ro - dou - to la nuit.

En parcourant l'espace,
L'éclair phosphorescent
Laisse une longue trace
Sur le ciel inclément.
Et la foudre qui gronde
Mettant tout en émoi,
Sur la terre et sur l'onde
Vient répandre l'effroi.

L'Océan redoutable
Fait entendre sa voix,
Et le flot formidable
Obéit à ses lois.
Dans cette triste crise,
Le matelot craintif,
Ne peut contre la brise
Gouverner son esquif.

Au loin, dans la campagne,
Vers le pays voisin,
Du haut de la montagne
On entend le tocsin.
Hélas ! c'est l'incendie ..
Ce désastreux fléau !
Qui vient dans sa furie
Brûler tout un hameau !

Mais bientôt fuit l'orage,
Le vent ne souffle plus ;
Chacun reprend courage,
Aux sons de l'Angelus.
A cette voix divine,
S'exhalant du saint lieu,
Tout être humain s'incline
Pour rendre grâce à Dieu.